

XYZ. La revue de la nouvelle



Entrée libre

Annie Pronovost

Numéro 66, été 2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4051ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Pronovost, A. (2001). Entrée libre. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (66), 58–59.

Entrée libre

Annie Pronovost

Il y a le corps de mon père dans le salon, sagement rangé dans sa boîte pour les siècles des siècles. Il y a un corps mort dans la maison, cela dispense le village de frapper craintivement à notre porte. Ma pauvre campagne pratique une politesse étrange, je trouve. Il y a mon père mort dans sa maison, alors ils y entrent sans frapper. La crainte de lui est disparue. C'est vrai que le bruit mat du poing sur la porte résonnerait durement dans le silence funéraire de la maison désormais sans colère. C'est vrai qu'il ne peut plus se lever pour aller ouvrir, la pipe au coin des lèvres, l'air méfiant, mauvais. C'est vrai que ce serait indécent que moi ou une de mes sœurs ouvre la porte sans yeux rouges, sans voix pour dire bienvenue entrez donc. Car ils ne sont pas bienvenus. Mais ils entrent sans frapper, c'est la tradition. Du matin au soir à toute heure ils sont chez eux chez la mort. Et moi j'habite ici, chez elle la mort, et je dois m'habiller derrière une porte qui ne m'appartient plus, risquer de croiser tout le village en sortant de ma douche, comme si j'allais à la poste. J'ai vu ma sœur Clotilde, automate, embrumée, manger à la cuisine où une voisine très à l'aise servait de notre jus de pomme frais à des inconnus. Je me suis assise près d'elle, j'ai mangé la même soupe pendant que des corps se penchaient sur moi pour embrasser ma joue de pauvre enfant. Les yeux dans le vague, pauvre enfant perdue, elle semble loin d'ici, elle ne sait plus où elle est. Mais oui je sais je suis chez moi et on y marche comme dans une gare, bouquets de fleurs à la main pour un dernier au revoir. On est enfin soulagé de pouvoir être un peu condescendant avec celui qui faisait peur. Le silence enfin paisible manifeste sans doute trop ouvertement notre soulagement à toutes les quatre. Quelqu'un a fait du feu dans la cheminée du salon. Des vieilles femmes à genoux se croient dans une chapelle et croient que la mort de mon père vaut des milliers de prières nocturnes et des litres de cire fondue. Je remonte dans ma chambre, je heurte dans

l'escalier un monsieur qui s'essuie les mains sur son pantalon. Je me déshabille et je me mets au lit sans fermer la porte inutile. Je ne serais pas surprise que quelqu'un vienne ce soir dormir avec moi, que mon corps comme ma maison devienne public, propriété de tous, parce que mon père en mourant nous a abandonnées aux bons soins du village. Mon père ne monte plus la garde avec son air mauvais et sa pipe puante à la porte de la maison de ses quatre filles à marier. Un homme viendra dans mon lit et me prendra sans s'encombrer de la permission paternelle. J'attends. Enfin. Mon père mort, je serai libre de céder gracieusement sans hurler.